

Le

# PAPILLON,

feuille des salons et de l'entr'acte.

LITTÉRATURE, ARTS, POÉSIE, NOUVELLES, THÉÂTRES, MODES, ANNONCES.



## LA FEMME AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE.

Pauvre ignorant! Eh! que prétends-tu faire?

Tu te prends à plus dur que toi.

LAFONTAINE. Fables.

Vous savez ce qu'est la femme, n'est-il pas vrai? Vous savez comme moi ce que cet être si frêle, si délicat, si faible au physique, contient de forces morales: vous savez ce que le vice de son éducation lui inspire de ruses, de caprices, de bizarreries. Vous savez encore ce qu'il y a de finesse, de tact, de mobilité dans son esprit. Il est donc inutile de vous tracer le tableau de ses formes si gracieuses,

de son caractère si variable, de ses qualités, de ses défauts, enfin, je n'aurai rien à ajouter à tout ce que déjà tant d'autres ont écrit sur elle, et les redondances étant l'origine de l'ennui, vous me ferez grâce de vous dire ce qu'est la femme.

Mais une particularité marquante de notre siècle, une anomalie, oui, anomalie frappante au milieu des milliers d'anomalies qui se croisent sous nos yeux, c'est la tendance à l'*émancipation* de la femme.

Que direz-vous du papillon léger, frivole, aux ailes colorées, brillantes de poudre azurée, aux antennes friables, au corps mince et allongé, que direz-vous de cet insecte luttant, au bec retors du vautour, voire même au bec effilé de l'hirondelle? Oh! qu'il s'abrite sous la feuille de la rose, qu'il hume le nectar des fleurs, qu'il se repose dans le voluptueux calice des liliacées, et qu'en se jouant, il mêle ses écailles luisantes à la poussière des étamines; qu'il aide à la reproduction en portant le pollen fécondant du mâle au pistil de la femelle; bien, c'est là sa nature, sa condition, l'acte qui lui a été assigné parmi les mystères de la création; c'est là sa véritable position.

Mais qu'il aille, luttant contre les vents, se mêler aux jeux de l'aigle et vouloir dominer le globe en s'élevant aux limites de l'éther, erreur! folie bien plus ridicule!... Pardon, mille pardons, mesdames, d'une comparaison forcée, exagérée peut-être, mais dont le fond est juste; je ne prétends pas que vous soyez asservies, esclaves; non, soyez libres et contentez-vous de vos grâces, de vos charmes pour acquérir un empire que vous n'obtiendrez que difficilement par d'autres moyens, et puis, vous n'ignorez pas que ce papillon qui s'étourdit autour de la flamme, finit par s'y brûler.

Je prends l'histoire pour avocat.

J'ai lu quelque part qu'il fut un temps où la femme était douce, modeste, timide, à la voix tendre et mélodieuse, se nourrissant d'amour et de rêveries, se berçant de naïves

complaintes ou de lais joyeux, devisant du mystère, du bonheur des premières amours, rougissant d'un délicieux aveu, soit qu'elle le reçut de la bouche d'un noble chevalier agenouillé devant elle, soit qu'elle le comprit dans l'innocent langage de quelques fleurs artistement rassemblées, travaillant à la broderie d'une écharpe, destinée à orner le haubert du bien-aimé au premier tournoi ; tantôt seule dans la profonde embrasure d'une fenêtre qui alors servait de boudoir, s'exerçant à perfectionner les grâces de son maintien, de son sourire, tantôt entourée de compagnes et luttant d'esprit dans de légères causeries, dans des jeux innocens, tantôt animant un cercle respectueux d'admirateurs qui rivalisaient de respect, de soumission, de galanterie ; d'autres fois elle maniait adroitement le vif palefroi bondissant sous ce poids si léger, et sa main soutenait avec grâce le faucon prêt à s'élancer sur sa proie.

Ainsi vivait la châtelaine, et l'homme fatigué de ses travaux, venait se délasser à ses pieds, et esclave fidèle, il obéissait à la moindre de ses volontés.

Dans ce même tems, la bourgeoise s'occupait activement de ses devoirs de ménage, élevait avec soin ses enfans, et ne songeait pas à s'immiscer aux actes de l'homme, et l'homme la révérait comme une compagne utile, nécessaire à son existence et il l'aimait, la protégeait, la défendait, et la femme avait un bel empire, une forte puissance dans ce tems-là.

N'est-ce pas, mesdames, que vous avez quelquefois songé au retour de cette époque, pour vous, bien entendu ? car alors, il était reconnu comme traître, félon et déloyal, celui qui eût osé, non vous faire outrage, mais seulement vous refuser ses respects, son adoration. Vous étiez le culte de l'époque, parce qu'en vous résidait le charme de la vie, et parce que tous vos efforts tendaient à devenir plus belles, plus aimables ; plus tendres, à répandre autour de vous cette teinte si vaporeuse, si aérienne, ce parfum d'amour et de bonheur.

A mesure que s'accomplissait insensiblement la fusion des classes, on vit toujours la femme briller, dominer par les qualités inhérentes à son sexe; toujours elle eût le premier rang; et la galanterie, pour être plus immorale, plus corrompue, ne l'en élevait pas moins sur le pavois et l'entourait des respects de la foule.

Pendant ce tems, parurent quelques phénomènes femelles qui semblaient prouver que le génie n'a point de sexe; alors brillèrent tour-à-tour Catherine, Marie-Thérèse, Elisabeth d'Angleterre dont la main forte savait manier les rênes de l'état et remuer les nations.

Enfin, la corruption des mœurs amena le terme de ce culte; et, en effet, comment s'incliner devant un objet tombé au-dessous de vous; et le siècle de Louis XV qui prépara si naïvement le triomphe des nouvelles idées politiques, brisa impitoyablement l'empire que les femmes ne devaient jusqu'alors qu'à leurs charmes et à leur sexe.

Malheureusement, quelques-unes d'entr'elles, voulant se séparer de cette masse vicieuse, tombèrent dans un nouveau travers. Au lieu de chercher à relever par la nature seule de leurs qualités, de leurs vertus, ce sexe dont le pouvoir s'en allait en ruines, voyant peut-être aussi l'impossibilité d'y parvenir dans ce siècle, et craignant d'être les martyres de cette cause, elles formèrent des réunions qu'on appella si plaisamment des bureaux de bel-esprit. Alors elles donnèrent prise à la critique, et par là achevèrent ce que la corruption avait si bien commencé.

La révolution vint. L'exaltation des esprits devant les idées de grandeur populaire, d'égalité réelle, l'acharnement des classes les unes contre les autres, les sentimens violens de la masse bouillante, l'horreur des actes qui ensanglantèrent cette ère nouvelle, tout cela dût contribuer à amener plus que de l'indifférence d'un sexe pour l'autre. Les plus beaux traits de vertu, d'honneur, d'amour, étaient

sans effet, et dès-lors la femme marcha de pair avec l'homme... sur l'échafaud.

Insensiblement, l'anarchie sociale s'éteignit, disparut. Déjà, après la terreur, on vit les représentans du peuple former des sociétés dont la femme fut la reine, et l'imitation des salons de l'ancien régime vengea, en quelque sorte, ses partisans de la chute de ses privilèges. Une nouvelle étiquette parut, et la galanterie, non plus humble et servile comme autrefois, mais une galanterie conséquente des idées nouvelles, s'éleva sur les ruines de la féodalité et de l'aristocratie.

Alors vint une femme de génie, femme-homme, si je puis parler ainsi, dont les écrits embrassaient un cercle de connaissances entièrement hors de la portée ordinaire des femmes. Son père, ancien ministre, avait été attaqué pour les actes de sa vie politique et administrative. Madame de Staël n'hésita pas à se déclarer son avocat, et sa plume creusa le terrain aride de l'économie politique et de la science financière. Enhardie, enivrée de ses succès, elle s'élança, fière de son génie, dans cette carrière nouvelle qu'elle s'était créée; elle heurta du front l'homme de l'époque et l'exil paya son audace.

Pourtant Corinne avait porté des fruits; Corinne, couronnée au capitole, fit plus de prosélytes qu'on ne le croit, et les femmes séduites se livrèrent avec ardeur à tout ce qui était art; elles devinrent artistes.

En même-tems, l'empire ramenait une cour, des usages, des vieux systèmes, et l'empereur prit pour maîtres d'étiquette ceux que la révolution avait épargnés et dont la tradition ne rapporta que les mœurs d'une cour usée, mœurs peu en harmonie avec cette organisation nouvelle. Aussi, le résultat de cet essai fut le ridicule.

Puis, l'homme d'alors, tour-à-tour brusque, soldat ou fougueux politique, négligea la femme et l'abandonna à elle-même. Voyant ses charmes inutiles, celle-ci se tourna peu-à-peu vers la vie positive. Délaissée, elle se crut mé-

prise. L'intérieur du ménage devint pour elle presque odieux ; elle voulut remplacer par elle-même l'homme qui lui manquait. Elle devint politique , elle intrigua, elle conspira , non plus comme autrefois pour l'emporter dans quelques grandes affections , mais bien pour bouleverser l'état , pour changer des dynasties , pour jouer avec des trônes.

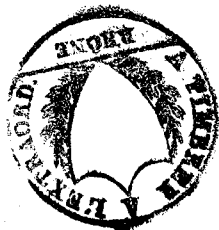
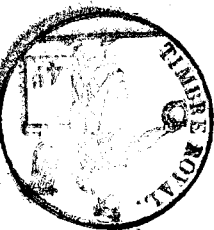
Heureuses encore celles qui , comprenant mieux leur condition d'existence , ne se livrèrent qu'aux arts.

Ainsi Joséphine se laissa entraîner par M. Denon ; sa vie se concentra dans un cabinet d'antiquités , et c'est elle qui commença à exhumer ce moyen-âge dont la poésie devint si long-temps une *fièvre*.

Dans les salons , les conversations se jouèrent en quelque sorte des matières les plus graves , les plus sérieuses. La politique , l'industrie , le commerce y étaient discutés également par l'homme et par la femme , et celle-ci jeta sur ces discussions et cette finesse et cette légèreté qui lui sont naturelles :

Puis , elle voulut traiter elle-même ces matières et sous des formes de roman , elle s'éleva à de hautes considérations , mais sans profondeur et comme en plaisantant. La littérature suivit cette marche et elle devint conte , nouvelles , feuilletons , etc.

Enfin , voici que la femme secoue le joug , veut la liberté , l'indépendance , et , de son niveau destructeur , réduit l'homme à sa portée. Elle est journaliste , *homme* de lettres , banquier , voire même agioteur autour de la balustrade sacrée de la bourse. Foin du ménage ! des soins donnés à l'enfance , de la coquette naïveté d'un intérieur de famille ! Il est bien plus séant de vous recevoir , la plume en main , le visage préoccupé , barbouillant blanc avec noir et vous parlant de son dernier ouvrage , de son futur article. On est imprimé dans le journal des femmes , des demoiselles , des jeunes personnes , des.... Et cependant , sur le tapis , à côté des chiffons de papiers se roule



un enfant mal appris ; et le compte de la blanchisseuse , de la cuisinière reste *incorrigé* entre le manuscrit d'un roman et celui d'un feuilleton. O *Bas-bleu!* O ridicule!

Et puis , déduisez les conséquences de cette liberté si recherchée , la femme sera avocat , médecin , député , ministre à portefeuille , prêtre et guerrier ; la femme sera tout ; l'homme , rien .

Ne riez pas ; mesdames , c'est là où vous conduirait ce système ; c'est là où vous mèneront ces belles prédications périodiques , toutes saturées d'emphase sur votre pouvoir intellectuel , sur votre force morale , Voyez déjà dans la politique dona Maria , Isabelle , reines-femmes ; Marie-Christine et Caroline de Lucchesi-Pali ; chefs de parti... Oh! cela ira loin .

Que parfois une plaintive élégie s'échappe de votre cœur et charme nos oreilles de ses accents harmonieux , que , comme Valmore , de tendres pleurs coulent de vos yeux , que vous soupiriez une tendre romance , je le conçois , je l'accorde ; c'est vous que je reconnais dans cette voix si douce , si pure , dans ce timbre si clair et si suave . Mais que là s'arrêtent vos prétentions . Pour bien parler , il faut avoir vu , et il est tant d'objets que vous ne pouvez voir , et qui , d'ailleurs , sont incompatibles avec votre imagination .

Oh! mesdames , méfiez-vous de vous-mêmes ; soyez toujours bonnes , belles ; venez orner nos bals , nos fêtes de votre charme irrésistible ; répandez sur nos entretiens , ce sel , cet esprit , cette légèreté , cette teinte de bonheur dont vous êtes immenses propriétaires ; que l'époux trouve en vous une femme de ménage , l'enfant une mère de famille , l'étranger une hospitalière , le malheureux une consolatrice , et vous serez encore le dieu de notre vénération ; et nous serons encore à vos pieds , mille fois plus esclaves que si votre main trop faible voulait s'emparer du sceptre ; et nous vous adorons comme des anges sur terre ; car à vous , à vous seules , il appartient de rompre

la monotonie de notre vie positive, de jeter des fleurs sur notre existence et d'embellir d'une riant prestige de bonheur notre courte carrière.

LOUIS TAVERNIER.

## LE FER A CHEVAL ET LES CERISES.

Légende par Goethe.

Un jour, Jésus se dirigeait avec sa suite vers une petite ville; il vit sur sa route quelque chose de brillant; c'était un fer à cheval cassé. Il dit à St-Pierre de le ramasser; mais St-Pierre n'y était pas disposé; tout en marchant, il venait de rêver à l'empire du monde, car ses rêveries n'avaient point de bornes, et c'était-là sa pensée favorite. La trouvaille était au-dessous de lui; il lui aurait fallu des sceptres et des couronnes; mais devait-il courber son dos pour une moitié de fer à cheval? Il se détourna et fit semblant de n'avoir pas entendu.

Jésus, toujours bon et patient, ramassa lui-même le fer à cheval. A l'entrée de la ville, il s'arrêta devant la porte d'un forgeron, et le lui vendit trois deniers. Comme ils passèrent ensuite sur le marché, il vit de belles cerises, et en acheta autant que l'on peut en avoir pour trois deniers; puis, selon la coutume, il les mit tranquillement dans sa manche.

On sortit de la ville. Le chemin traversait des prairies et des champs sans maisons, il était entièrement privé d'ombrage; le soleil brillait, la chaleur était grande, de sorte qu'on aurait volontiers donné beaucoup d'argent pour un peu d'eau. Le Seigneur qui marchait toujours en avant, laissa tomber, comme par mégarde, une cerise, et St-Pierre qui le suivait, se baissa pour la ramasser, avec autant d'empressement que si c'eût été une pomme d'or. La cerise humecta fort agréablement son palais. Jésus, un

instant après , laissa tomber une seconde cerise , et Pierre de s'en emparer aussitôt. Le Seigneur continue pendant quelque temps à lui faire courber le dos pour ramasser des cerises ; puis il lui dit en plaisantant : « Pierre , si tu t'étais baissé quand il le fallait , tu aurais mangé les cerises plus commodément : celui qui néglige les petites choses , risque de se donner beaucoup de peine pour des choses encore moins importantes. »

---

### LE SALON DE MADAME RÉCAMIER.

A une des extrémités de Paris , dans une de ces rues larges et peu peuplées qui servent d'avenues aux grandes villes , on trouve un monument d'une architecture simple et sévère. La cour d'entrée est fermée par une grille , et sur cette grille , s'élève une croix. Pieuse et mondaine à la fois , cette maison est une retraite où des âmes pures , sans renoncer aux relations sociales qui élèvent l'esprit , viennent chercher ces plaisirs de la solitude qui calment les maux de la vie. La paix monastique règne dans les cours , dans les escaliers , dans les corridors ; mais sous les saintes voûtes de ce lieu , se cachent aussi d'élégans réduits qui s'ouvrent par intervalle aux bruits du monde. Cette habitation se nomme l'Abbaye-aux-Bois , nom charmant et pittoresque d'où s'exhale je ne sais quel parfum d'ombre et de mystère , comme si le couvent et la forêt y confondaient leurs paisibles harmonies. Or , dans un des angles de cet édifice , il y a un salon dont la renommée contraste avec tant de silence , un salon que je veux décrire , moi aussi , car il reparait bien souvent dans mes rêves.

Vous connaissez le tableau de Corinne de Gérard : Corinne est assise au cap Misène , sur un rocher , sa belle tête levée vers le ciel , son beau bras tombant vers la terre avec sa lyre détendue ; le chant vient de finir , mais l'ins-

piration illumine encore ses regards divins, le dernier son s'exhale à peine de ses lèvres ouvertes ; à côté d'elle, Oswald debout qui la regarde autant qu'il l'écoute, des hommes qui l'admirent et des femmes qui l'envient ; et sur cette scène des temps antiques, la délicieuse sérénité d'un soir napolitain. Ce tableau couvre tout un des murs du salon ; en face, la cheminée avec une glace, des girandoles et des fleurs ; et sur une table, le dessin d'un bas-relief d'Eudore et de Cymodocée. Des deux autres murs, l'un est percé de deux fenêtres qui laissent voir les tranquilles jardins de l'Abbaye, l'autre disparaît presque tout entier sous des rayons chargés de livres. Des meubles élégans sont épars çà et là, avec un gracieux désordre. Dans un des coins, la porte qui s'entrouve, et dans l'autre une harpe qui attend.

Je vivrais des milliers d'années que je n'oublierais jamais rien de ce que j'ai vu là. Tout y est simple, mais tout y est noble, élégant et délicat. D'autres ont rapporté des courses de leur jeunesse le souvenir d'un site grandiose ou d'une ruine monumentale : moi, je n'ai vu ni la Grèce, ni l'Italie, ni l'Amérique, ni l'Orient ; il commence même à s'en aller pour moi l'âge de ces vives impressions qui remplissent toute une vie de leur retentissement : mais elles peuvent fuir, mes années, il y a quelques heures dans ma jeunesse qui suffiront à mon avenir. Si des enseignemens ne me sont pas venus du Parthénon ou du Colysée, des déserts du Nil ou des forêts du Niagara, il m'a été ouvert, ce salon de l'Europe et du siècle, où l'air est en quelque sorte chargé de gloire et de génie : je n'ai donc pas perdu tout mon temps.

Là respire encore l'âme enthousiaste de M<sup>me</sup> de Staël ; là, reparaît à l'imagination qui l'évoque, la figure mélancolique et pâle de Benjamin Constant, là retentit comme une tempête lointaine la parole vibrante et libre du grand Fox. Tous ces illustres morts viennent faire cortège à celle qui fut leur amie, car cet appartement est celui

d'une femme célèbre dont on a déjà deviné le nom. Malgré cette pudeur de renommée qui la fait ainsi se cacher dans le silence, M<sup>me</sup> Récamier appartient à l'histoire : c'est désormais un de ces beaux noms de femme qui brillent dans la couronne des grandes époques ainsi que des perles sur un bandeau. Révélée au monde par sa beauté, elle l'a charmé peut-être plus encore par les grâces de son esprit et de son cœur. Mêlée par de hautes amitiés aux plus grands événemens de l'époque, elle en a traversé les vicissitudes sans en connaître les souillures, et dans sa vie toute d'idéal, le malheur même et l'exil n'ont été pour elle que des charmes de plus. A la voir aujourd'hui si harmonieuse et si sereine, on dirait que les orages de la vie n'ont jamais approché de ses jours ; à la voir si simple et si bienveillante, on dirait que sa célébrité n'est qu'un songe et que les plus superbes fronts de la France moderne n'ont jamais fléchi devant elle.

Trouver ainsi dans une femme l'alliance intime de la grâce, de l'intelligence et de la bonté, des délicatesses du corps et des suavités de la pensée, n'est-ce pas réaliser ce que l'imagination a jamais pu rêver de plus pur, cet idéal de perfection que le christianisme seul pouvait produire, mais que l'antiquité avait entrevu ? Aimée des poètes, des grands et du ciel, c'est à la fois Laure, Éléonore et Béatrix, ces trois sœurs épurées d'Aspasie, dont Pétrarque, Tasse et Dante ont immortalisé le nom.

LÉONGE DE LAVERGNE.



### LA CONTREBANDIÈRE.

Une diligence était au moment de dépasser nos frontières, pour entrer dans un royaume voisin où plusieurs des articles de nos fabriques ne sont point admis. La conversation des voyageurs se dirigea naturellement sur ce point, et une jolie voyageuse, oubliant un peu la discrétion si

commune chez nos dames , confia à toute la voiture qu'elle espérait bien passer en contrebande une beau voile de dentelle , soustrait à l'œil profane des commis , sous son vêtement le plus intime , et que , sans doute , leurs mains téméraires n'iraient pas chercher jusque-là. Chacun félicite la dame sur son adresse et sur son prochain triomphe. Un seul monsieur , qui paraissait absorbé dans ses rêveries , n'avait rien dit : ces messieurs-là sont parfois très-dangereux. On arrive à la douane , le particulier descend sous un prétexte tout naturel. Quelques momens après , un commis invita la dame à vouloir bien descendre à son tour.

On la fit passer dans le bureau , et on lui annonce qu'on va lui laisser la disposition d'un cabinet de toilette *impromptu* , afin qu'elle puisse se séparer décemment d'un voile qui , d'après les réglemens , ne peut l'accompagner plus loin , et que les yeux scrutateurs de MM. les commis ont deviné dans sa retraite. Toute résistance est impossible , et la triste voyageuse , contrainte de se soumettre à cette loi , abandonne , avec un long soupir , le trésor que recelait son sein. Remontée dans la voiture , il fallait voir quelle éloquence animait ses discours et ses apostrophes contre les *observateurs* de la société. Une jolie femme se fait aisément un parti ; et bientôt la voiture retentit d'un concert de malédictions qui ne purent cependant déterminer le muet volontaire à prendre la parole , que lorsqu'on se trouva à une distance considérable de la frontière. — Madame , dit-il , alors d'un grand sang-froid , à l'aimable plaignante , vous ne vous trompez pas , et je suis en effet le coupable : mais faites-moi le plaisir de me dire quel était le prix du voile que vous regrettez. — Il valait près de cent louis , monstre que vous êtes ! dit la voyageuse en sanglotant. — Eh bien ! madame séchez vos larmes , et veuillez bien en accepter un de mille écus que je vais vous offrir à.... , où nous allons descendre. — Est-il possible ? — Surtout ne croyez

pas que ce soit ici l'effet d'un remords de conscience. Voici mon histoire : Je viens d'introduire, par des moyens à peu près semblables au vôtre, pour plus de cent mille francs de contrebande du même genre dans ce pays. Ma petite dénonciation contre vous a détourné tous les soupçons qui auraient pu s'élever contre moi ; et vous voyez qu'elle n'aura été nuisible à aucun des deux, grâce à la réparation que je vous dois. On juge bien que la dame crut en devoir une à son tour, et qu'elle trouva le contrebandier en gros le plus honnête homme du monde.

---

## GRAND-THEATRE.

GUILLAUME-TELL. — NOURRIT.

L'opéra de *Guillaume-Tell* était attendu avec impatience; aussi jamais la salle n'avait offert un coup d'œil plus brillant : c'était un spectacle ravissant que cette foule fashionable de jolies femmes enlaçant le parterre de sa guirlande de soie et de fleurs.

Dans le rôle d'Arnold écrit pour lui, qu'il a créé et qu'il affectionne, Nourrit s'est abandonné sans réserve à toute la puissance de sa verve, à toute la richesse de ses inspirations. Dans son jeu, dans son chant, il a été sublime. Tout le monde a dû retenir comme nous, son duo avec Mathilde, au second acte :

Il est donc sorti de son ame  
Ce secret trahi par ses yeux !

de même que le fameux trio des conjurés, qui est sans contredit le morceau le plus admirable de cet admirable ouvrage.

Rappelé à la fin de la pièce par les cris du parterre et des loges, Nourrit est venu saluer le public sous une triple salve d'applaudissemens.

Lecomte remplissait un emploi bien au-dessous de son

talent, afin d'ajouter au plaisir du public. Becquet a lutté parfois avec bonheur contre les difficultés d'un rôle bien lourd pour lui. Nous terminerons par un éloge bien mérité à M<sup>me</sup> Derancourt et à l'orchestre, qui l'un et l'autre semblaient partager l'entraînement du chanteur. L'exécution de l'ouverture a enlevé tous les suffrages.

Hier soir même foule, mêmes transports, même ovation ! Guillaume Tell et Nourrit en étaient les objets. Au second acte, après le duo entre Mathilde et Arnold, et le trio des conjurés, ces deux chefs-d'œuvre, une double couronne est tombée au pied du grand comédien. L'une était faite de lauriers, l'autre de roses. Le quatrain suivant s'y trouvait attaché :

A NOURRIT ET A M<sup>me</sup> DERANCOURT.

A vous deux la double couronne !  
Partagez-la, comme nous le plaisir.  
Nourrit, c'est à toi de l'offrir  
Pour que le talent lui la donne.

LEPEINTRE. — MICHEL PERRIN. — MATHIEU-BLANSAC.

Lepeintre est venu à nous, sur notre scène du Grand-Théâtre ; à nous de nous occuper de lui. C'est plaisir encore que de se rappeler son plaisir ! Merci donc à Lepeintre !

Ce soir-là, Antony a été repris ! Quelle reprise ! Pauvre Antony ! Nous n'avons eu que ta parodie. Nous ne nommons personne. On nous en saura gré !

Nous avons vu Breton si accoutumé à nous faire rire, nous faire pleurer dans *Michel Perrin*. Breton dont nous n'avions pu jusqu'ici apprécier que le masque et l'allure comique, Breton prit un soir un autre masque, une autre allure. Ce n'était plus Breton, c'était Michel Perrin. Il y eut surprise de notre part. Eh bien ! nous l'avouons ici, et cela sans faire injure au talent de Lepeintre, forts de cette première impression laissée en nous par Breton, nous avons craint en entrant au Grand-Théâtre, que Lepeintre ne put triompher du souvenir que nous apportions avec nous. Disons-le donc aussi, Lepeintre est venu confirmer par sa manière de sentir

et de rendre cette bonne nature de Michel, les éloges que nous avons donnés à Breton. Lepeintre a sanctionné par son succès le succès de Breton. Les deux artistes ont bien compris l'ensemble de cette figure, de ce naïf caractère, de ce vieillard dont le cœur est resté jeune et pur. Lepeintre a des nuances plus fines, plus délicates, une bonhomie plus sincère, un sentiment plus vrai, et une bonne foi plus entière. Et puis quelle bonne physiologie ! que de mobilité ! que d'expression alors qu'il rouvre ses yeux à la réalité, qu'il voit le rôle infâme qu'on lui a fait jouer, à lui, Michel, à lui, curé ! Instrument de la police, et cela par la protection de son ami de collège, Fouché de Nantes ! Lepeintre a dignement soutenu sa réputation de comédien, dans un rôle où Breton se l'est faite. Du naturel et de la vérité dans les plus petits détails ; une verve entraînant et de bon goût ; une excellente manière de chanter et de dire le couplet, un masque heureux à la scène, telles sont les qualités qui distinguent l'artiste du Palais-Royal. Chaque rôle nous montre une nouvelle face de ce talent si souple et si complet, nous le fait voir sous différents points de vue, à travers nos larmes ou nos rires. Faire naître des émotions opposées, vivre de la vie de plusieurs, tromper la foule, c'est là qu'est tout l'art dramatique, c'est là tout ce qui fait le comédien. C'est le lot de Lepeintre.

Hâtons-nous ! encore quelques représentations, et nous n'aurons plus que nos souvenirs !

L. B.

## GYMNASE LYONNAIS.

LEPEINTRE.

De mémoire lyonnaise, jamais les Théâtres de notre ville n'offrirent à la fois tant d'appâts à la curiosité publique. Sur notre première scène, Nourrit, le prince des chanteurs ; au Cirque, les gendres Franconi et toutes les merveilles de l'art équestre ; au Gymnase, Lepeintre succédant à Philippe, Lepeintre, le comédien par excellence que Lyon s'enorgueillit d'avoir possédé et applaudi, avant que Paris le possédât et l'applaudît à son tour. A d'autres le soin de vous dire les triomphes de Nourrit ; à nous, Lepeintre et ses succès, car, grâce à lui, grâce à son admirable talent, notre seconde scène n'a rien à envier à sa sœur aînée, insatiable

coquette qui s'efforce vainement de réunir tous les hommages.

Un reproche adressé chaque jour aux artistes chargés d'exploiter le rire, c'est celui de l'uniformité si voisine de la monotonie, double écueil contre lequel sont venues échouer tant de réputations belles d'avenir. Si Lepeintre est une exception à la règle, s'il n'a pas succombé dans la lutte, c'est qu'il est comédien avant d'être comique; c'est qu'il a compris que, dans le genre auquel il s'est donné, il n'y avait de succès durable à espérer que pour l'artiste voué sans relâche à l'étude de la nature et à la recherche du vrai; c'est qu'il a répudié, dès ses premiers pas dans la carrière, cette facile popularité que tant d'autres se sont faite, à l'aide d'un masque risible et d'une allure plus ou moins bouffonne. Aussi Lepeintre occupe-t-il, sans contredit, le premier rang parmi ces artistes trop rares qui ont un langage pour chaque rôle, une physionomie pour chaque personnage.

Ainsi nous l'avons vu, tour à tour et dans la même soirée, sous les traits de *Rabelais* et sous ceux de *M. Botte*, nous l'avons applaudi à quelques instans d'intervalle, dans *Michel Perrin* et *Le Camarade de lit*, *Philippe* et *les Cancans*, et à chacun de ces rôles il a su imprimer un remarquable cachet de naturel et d'originalité. En nous laissant le souvenir d'une apparition à laquelle nous aurons dû tant de plaisirs, Lepeintre nous aura rappelé que nous aussi nous possédons deux artistes, dignes encore de nos bravos, après lui, Breton et Prudent, l'un si naïf et si bonhomme dans le curé *Michel*, l'autre si plein de naturel et de sensibilité dans le personnage de *Philippe*.

Espérons que Lepeintre nous consolera longtemps encore du prochain départ de Nourrit.

CARL.

COUPS D'AILE.

— Un avis médical, inséré dans le *Précurseur*, annonce aux médecins, pharmaciens et droguistes, qu'on trouvera au laboratoire de chimie du Palais-St-Pierre, de la *codéine*, tous les jours, de midi à quatre heures. Il y aura sans doute queue, des gendarmes à cheval et les voitures auront une route à suivre.

— Il n'y a qu'une voix sur la voix de Nourrit comme sur les opuscules de M. le chevalier Joseph Bard de la Côte-d'Or, et les feuilletons de M. G. B.

